

Rolf Dieter Brinkmann

Fragments désordonnés autour d'une résistance subjective

Présentation et traduction par Martine Rémon

En voyant dans quelle direction le train filait, j'ai eu peur, je suis descendu à une station où ils se sont bousculés en masse et l'express a continué sa course folle, bondé d'autres gens, sans moi. (Ça m'a pas mal esquiné, secoué, broyé.) / Vers où filait ce train à toute vitesse ? : Vers l'extinction du Moi, vers la folie collective générale.

Rome, regards p. 435

Il était une fois un petit garçon à qui une guerre vola son enfance. Milieu modeste et morale répressive accompagnèrent les premières années de sa vie. À l'école, on lui enseigna les rudiments du savoir et du penser droit. Il brilla par son désintéret et les remarques accumulées dans les bulletins : *Brinkmann perturbe constamment la classe*. Seule une matière l'intéressait : l'allemand. Point sot, il remarqua assez tôt sa compréhension intuitive de la chose écrite et quelque talent à composer des textes. Ses professeurs refusèrent cependant de reconnaître en lui un élève ayant beaucoup lu de bonne heure et nièrent sa sensibilité extraordinaire de la langue. Le sentiment d'être incompris suscita bravade et agressions verbales et gagna en ampleur, couplé au désarroi d'une adolescence que la mort de la mère succombant à un cancer propulserait tout droit dans la crudité du réel. De nos jours, l'expression « en échec scolaire » viendrait coller au dossier du jeune homme que le père tenta de caser comme employé au ministère des Finances où lui-même travaillait. En vain. Le fils rebelle erra de-ci, de-là, voyagea, se débrouilla, entreprit une formation, devint libraire, écrivit des poèmes, des nouvelles, des lettres, des pièces radiophoniques, un roman, peignit des aquarelles, fit des collages, réalisa des films, tomba amoureux, faillit être instituteur, se maria, eut un enfant, des difficultés pour faire bouillir la marmite, des tiraillements permanents avec sa fibre créative et mourut fauché dans la fleur de l'âge à l'heure où l'on devinait en lui un des poètes majeurs de sa génération.

Il n'y a là rien de tragique, juste l'histoire d'un homme en prise avec la vie et les mots.

Zwischen
den Zeilen
steht nichts
geschrieben.

Entre
les lignes
rien n'est
écrit.

Jedes Wort
ist schwarz
auf weiß
nachprüfbar.

Chaque mot
est noir
sur blanc
vérifiable.

(in *Le Chant du Monde* – recueil de poèmes, 1963/64)



La silhouette se détache sur un fond de mur grossièrement crépi aux nuances sales. L'homme jeune porte un costume sombre à la coupe stricte. Sous le veston, on distingue un pull tricoté avec des torsades. De l'échancrure en V émerge la cravate nouée autour du col immaculé de la chemise. Trois boutons ornent le bas des manches de la veste. Bras croisés, l'homme paraît nonchalamment adossé contre le mur. Sa chevelure floue et fournie n'a rien de désordonnée. Les sourcils sont broussailleux, le regard noir, le sourire absent, le double menton trahit la contracture de quelqu'un qui prend la pose à contrecœur. D'emblée on est frappé par le caractère imposant de l'individu, qui pourrait se résumer à un trait réducteur : *ce type n'a pas l'air commode*. Nous sommes devant une photo de Rolf Dieter Brinkmann prise par Günther Knipp à Rome, Villa Massimo en 1972.

Ici, au début, je suis tombé un jour sur le dessinateur Knipp, pas désagréable comme personne, il avait dans l'intention de me dessiner – il m'avait mis en scène dans des positions, avec des photos, en train de photographier, dehors, et je compris ce qui se jouait pendant les préparatifs, à savoir qu'il voulait saisir quelque chose de moi.

Rome, regards p. 329

Regard acéré, déchirement intérieur, créativité subversive, passeur de frontières, utopiste du sensible, plastiqueur de la langue, provocateur, négateur, rebelle, Rolf Dieter Brinkmann est un perturbateur. Il dérange, invective, vitupère, crache sa misanthropie, un venin pour certains, le ciment de son œuvre pour d'autres. Sévère envers le genre humain, la sociabilité n'est pas son fort. Quoi de plus naturel pour un être assoiffé de liberté individuelle ?

Chaque jour je vis l'expérience physique et torturante du désaccord grandissant, du conflit aiguë entre moi comme Individu et la Multitude sous la forme du trafic, du tintamarre des voitures. – Et je devrais être suffisamment masochiste dans ma tête pour parler au nom de la masse, de La Multitude ? – Je crois qu'il est grandement temps que chaque Individu parle d'abord au nom de l'Individu, du propre travail accompli et non au nom de la moyenne. – Cet abaïssement, le fait d'intervenir pour la moyenne, l'idéologie officielle du jour : il m'apparaît dans l'état d'apathie actuelle, dans le risque d'être étouffé par la Multitude, par la moyenne donc, dans la réduction générale et visible de la conscience de soi qu'on ramène à la moyenne, comme une lame de rasoir qui servira à l'individu hors de la norme moyenne du tout-venant dans la rue à se trancher la gorge. / Pour moi, cela s'apparente à une automutilation de l'intellectuel, à laquelle le force la ribambelle dans la moyenne.

Rome, regards p. 272

Enfant des ruines, il a joué avec des éclats de bombes porteurs de mort et ne parviendra jamais à se défaire de la peur face à la violence, les blessures et les mutilations. Des images le hantent, l'habitent, l'accompagnent : éclopés, unijambistes, statues mutilées dans le parc de la Villa Massimo, une femme – sa mère – agonisant d'un cancer. Les traces de littérature existent dans la vie, Brinkmann le sait, il ira quérir des formes pour les faire surgir.

Et voilà ce tissu plein de pus, la balafre où manque le sein, sous les gazes jaunes colorées par les plaies purulentes, qu'on enlève, et je vois en 1956 cette partie de corps que j'avais tétée autrefois. Et cette partie du corps n'est plus qu'une zone vide cuisante et enflammée/

Rome, regards p. 182

Il commença à l'éviter, se distancia d'elle autant qu'il lui fut possible, car il la sentait en prise avec une chose répugnante, bestiale, dont il n'aurait pu parler à personne, qu'il ne s'était même pas risqué à formuler, même pas à imaginer vraiment et qui d'ailleurs n'était même pas ce dont elle souffrait, sa maladie avait un nom précis, même si on ne la nommait jamais à voix haute et qu'on s'empressait de la passer sous silence, mais cette chose liée à ce que la maladie avait charrié dans la maison et qui, jour après jour, avec son état incurable, devenait de plus en plus violente, brutale et envahissante, la tyrannie imposée à tous, la menace sournoise, silencieuse qui l'attaquait de dos et dont il était impossible de se débarrasser, l'horreur, l'effroi, les nœuds coulants qui rétrécissaient, étranglaient. [...] Il n'aurait pas supporté longtemps de rester assis près d'elle, à bavarder comme si de rien n'était, comme si tout était juste et en ordre, que c'était le lot quotidien, ordinaire d'être assis là, auprès d'une chose davantage morte que vivante, déjà remisee telle un ballot de chiffons, un tas de vêtements infects et sans plus aucune valeur, d'où ne s'échappait plus qu'une acidité, une monstruosité, un fluide gris qui le dégoûtait et le rebutait, le relent de l'anéantissement, de la mort, l'odeur fade, incolore qui émanait d'elle et de tout ce que la maison avait inhalé, qui avait envahi toutes les pièces, les lits, les armoires, incrustée dans sa lingerie, ses vêtements et tenues et qui sévissait contre tout le reste.

Extraits de *Der Arm* (Le bras) tirés du recueil de nouvelles, *Die Umarmung* (L'étreinte), pp 91 et 97, Rowohlt.

Rolf Dieter Brinkmann à Graz en 1972.

Demain matin, je voyagerai à nouveau 18 heures en train, cette fois en 1^{ère} classe, qu'on me remboursera, pour une lecture lundi à Graz, où l'on a reproduit une partie de ma prose dans une revue, à savoir le fragment du journal de Cologne auquel j'ai travaillé durant l'été 1971, je ne sais pas si tu t'en souviens. [...] – À partir de mon cahier de notes, je lirai une série de réflexions, d'impressions et de cut-ups, ou alors la contribution à *Akzente* sur les gangsters. Ou alors le tout mélangé, ce qui me paraît le plus attrayant et le plus déroutant, c'est-à-dire les multiples cellules de prose dont je pourrais tirer bien plus si j'avais un endroit où la vie me serait supportable.

Rome, regards p. 42

Discute avec Monsieur Kolleritsch, un jeune homme silencieux au regard triste d'environ 35 ans, enseigne dans un lycée, chargé de cours à l'Université de Graz, publie la revue dans laquelle paraît mon texte, et je lui demande comment il en est venu à moi, car il connaissait mes travaux – Ces travaux remontent à loin à présent, et ce que je veux écrire ne correspond plus à ce que j'ai écrit, ma conception aussi a changé – si bien que la discussion s'avère difficile, l'autre chose que je veux exprimer, on ne peut pas encore la lire, – toute situation devient ainsi pénible, quand on veut m'identifier à ce que j'ai commis.

Rome, regards p. 112

Et voici ce qu'écrit Alfred Kolleritsch dans le numéro spécial de *Literaturmagazin* édité par Rowohlt à l'occasion du vingtième anniversaire de la disparition de Rolf Dieter Brinkmann.

On m'avait rapporté au préalable que Brinkmann était capable, comme on dit chez nous, de « faire valser » la lecture d'un auteur par des interpellations répétées. Je crois que ça c'est déjà produit à Cologne, m'avait dit un auteur autrichien concerné. Impliqué dans l'organisation du Forum Stadparkt, c'est-à-dire essentiellement responsable des colloques et de la revue *manuskripte*, je craignais que ce Brinkmann-là puisse démolir le symposium. [...] Rolf Dieter Brinkmann me demanda brusquement – une heure avant sa lecture – si le danger existait, que quelqu'un la perturbe. Je ne voulus pas le tranquilliser, moi-même j'étais dans les transes que cela arrive. Nous nous tenions l'un en face de l'autre avec les mêmes appréhensions, il se tracassait pour lui et, à un niveau différent, je craignais pour moi aussi, mais surtout pour la manifestation. Par la suite, il écrivait dans *Rome, regards* que je lui avais fait l'impression d'être « un homme silencieux au regard triste ». Peut-être étais-je à l'époque seulement intimidé (devant moi se tenait un poète dont j'appréciais tant la langue radicale et subjective et la faculté de mettre à découvert la perception), tellement intimidé qu'il ne me restait plus que ce regard. Ses yeux jetaient plutôt des étincelles, comme s'il maudissait la décision d'être venu à Graz. Le texte qu'il lirait était déjà du passé pour lui : « Ce que je veux écrire ne correspond plus à ce que j'ai écrit. » Des perles de sueur roulèrent soudain sur son front – aussi étrange que cela puisse paraître – elles me redonnèrent confiance et firent se dissiper mes craintes. Chaque gouttelette matérialisait pour moi une sensibilité devenue visible, l'empêchant de prendre appui quelque part ou de se tranquilliser. [...] Il regagna son hôtel à toute allure et y consigna son séjour à Graz avec une colère clairvoyante et un regard acéré. C'est en diabolisant les autres qu'il préservait sa manière d'être différent.

Rolf Dieter Brinkmann à Austin en 1974.

De janvier à mai 1974, Rolf Dieter Brinkmann se rend à Austin, à l'invitation du professeur Leslie Wilson, qui dirige le département d'études germaniques de l'University of Texas, pour y donner une série de cours en qualité de *visiting writer*.

Nous avons échangé une correspondance très animée avant la venue de Rolf Dieter Brinkmann à Austin au printemps 1974. Son roman, *Keiner weiß mehr* (La lumière assombrit les feuilles), m'avait beaucoup touché et deux de ses poèmes furent publiés dans *Dimension* en 1969. En 1974, je voulus en publier d'autres, mais après leur lecture et traduction, l'auteur pétillant fut traversé par tant d'impressions et idées nouvelles qu'il voulut les réécrire tous. Les poèmes parurent finalement en 1975, dans le troisième cahier, avec une introduction de Hartmut Schnell – hélas, le poète allemand le plus doué était mort tragiquement une nuit à Londres. Dans le même cahier furent publiés des poèmes de Claudio Lange et Fred Viebahn en hommage à Brinkmann. A côté des poèmes traduits, on trouve une ultime « Belle matinée » (*Schöner Morgen*), remarquable pour son calme, sa quiétude et qui est, en raison de sa tonalité, une opposition pure au ton violent, rebelle et provocateur habituel de l'œuvre poétique de Brinkmann.

Schöner Morgen

Viertel nach 10 morgens
ein Passagierflugzeug niedrig
über vertrocknetem Gras
Sommerfliegen und Katzen

Auf dem Kiesweg
ein Liegestuhl, leer
im weißen Sonnenlicht
eine Dose Ölsardinen

Drei Katzen zusammen
auf einem Gartenstuhl
der durchgeschnittene Baum
dahinter treibt Schatten

Ein leerer Schatten
Viertel vor 11 hell
auf dem Kiesweg ist
niemand zu sehen.

Belle matinée

10 heures et quart le matin
un avion pour passagers rasant
au dessus de l'herbe desséchée
chats et mouches d'été

Sur l'allée de gravier
un transat, vide
sous le soleil blanc
une boîte de sardines à l'huile

Trois chats réunis
sur une chaise de jardin
l'arbre tronçonné
à l'arrière s'agite une ombre

Une ombre vide
11 heures moins le quart brillant
sur l'allée de gravier il n'y a
personne en vue.

Dans ce poème, on note l'absence de la société, l'absence de la colère. La présence des hommes y est juste suggérée. L'unique mouvement est ce qu'il y a de plus silencieux à imaginer : l'ombre d'un arbre. Ces vers révèlent une facette peu connue du poète.

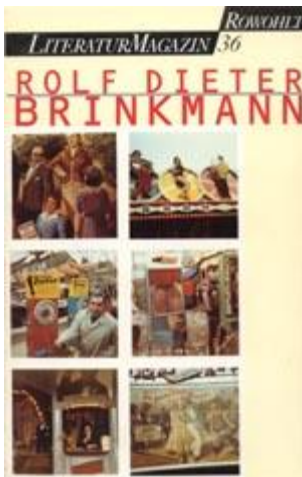
A. Leslie Wilson, *Literaturmagazin* n° 36, 1995

À Austin, Brinkmann fait la connaissance de Hartmut Schnell, un étudiant inscrit à son séminaire. Le retour en Allemagne marque le début d'une longue correspondance, car, pour sa maîtrise, Schnell décide de présenter et traduire les poèmes de Brinkmann en anglais.

Durant le semestre, Brinkmann parla entre autre des influences exercées par la poésie et la prose américaines récentes sur la scène littéraire contemporaine en Allemagne. Au début, son exposé fut très académique, mais très vite ses cours devinrent plus détendus, générant de vives discussions et des conditions pour travailler. D'être obligé de noter les travaux des étudiants à la fin du semestre fut pour lui une situation inédite qui le décontenança. [...] Une fois par semaine, Brinkmann animait aussi un colloque de deux heures où il faisait une lecture de son œuvre (prose ou poésie) suivie d'une discussion. [...] Il se sentait plus proche des étudiants que des professeurs et passa de nombreuses soirées avec certains d'entre nous au Café *Les Amis* et au *Posse East* où nous discussions jusque tard dans la nuit en buvant de la bière. Comme j'avais alors une caisse en état de marche, je proposai un jour à Brinkmann de nous accompagner, ma femme et moi, à San Antonio. Ce petit voyage fut pour nous deux une aventure exceptionnelle et le début d'une longue amitié qui durera jusqu'à sa mort. Ce qui nous liait ne tenait pas seulement aux discussions sur la littérature, nous avons parlé entre autre de Wolfram von Eschenbach, Tieck, Frank O'Hara et Castenada, mais surtout à sa disposition pour oublier un moment la littérature et s'intéresser à l'instant et son environnement immédiat. Il me confia un jour que ce qu'il appréciait en moi était que je le considérais d'abord comme un homme, sans voir seulement le poète en lui. Son acuité d'observation me fascinait autant que sa faculté à décoder les

façades de son environnement et sa capacité de les mettre à nu. Son amour pour la musique rock fut une autre affinité entre nous et très souvent, nous laissons gronder les « grosses boîtes » – c’est ainsi qu’il appelait mes baffles – avec un disque de Lou Reed. La littérature, les parties jusque tard dans la nuit, le kif, les discussions, les jeux de mots, le blues au *One Knight* et la turbulence n’étaient qu’une facette de Brinkmann. Au cours d’une visite de nos « deux arpents » à l’extérieur de la ville et loin du bruit, il s’installa une fois à l’ombre d’un chêne près d’une petite rivière. Ma femme Betsy et moi vaquâmes à nos occupations. Quand nous revînmes au bout d’une heure, il était toujours assis au même endroit, immobile. Il resta silencieux durant le retour ; nous allâmes encore visiter un cimetière complètement abandonné, envahi par la végétation, avec des pierres tombales du 19^e siècle qui l’extirpèrent de son repli sur lui et l’amenèrent à des spéculations très vivaces sur les conditions de vie, expériences et dangers que les individus enterrés là avaient dû connaître de leur vivant. [...] Les nombreuses heures passées ensemble à Austin, où nous avons ri, déconné, discuté, où nous nous étions traités d’imbéciles et chamaillés aussi, l’étendue de notre correspondance, qui me fit découvrir avec tant de franchise et sans entraves l’œuvre de sa vie et son intimité, tout cela changea mon existence. Un grand merci, Rolf.

Hartmut Schnell, *Literaturmagazin n° 36*, 1995



Dans une lettre datée du 23.12.74 et adressée à Hartmut Schnell,
Rolf Dieter Brinkmann établit son curriculum vitae.

Rolf Dieter Brinkmann

Vita



né en 1940, 16 avril, à Vechta /nord-ouest de l'Allemagne.

Vechta : petite ville, 15 mille hab. à l'époque / Chef-lieu d'arrondissement, ville administrative, connue pour ses écoles, ses prisons (plusieurs grands établissements pénitentiaires, étant donné que la ville est plutôt située à l'écart) 1 Institut supérieur de Pédagogie, école agricole,

située entre Münster et Oldenburg / paysage très beau : plat, vert, forêts mélangées, un territoire de lande & de marais, s'étendant jusqu'à Hanovre / pas d'industrie, agriculture / un grand aéroport pendant la guerre / après la guerre, j'ai souvent vu des prisonniers creuser la tourbe, etc. / petite gare, peu de trafic / religion : population contaminée par le catholicisme / après 1945 : sous occupation anglaise / Vechta de nos jours : la région produit essentiellement des poulets & des poulardes, zone à œufs, élevage moderne (étables noires, engraissement artificiel, veaux et cochons), industrie de marais : tourbe (quasi épuisée), étables à vaches transformées en night clubs, etc.

baptisé cathol., fréquentation d'une école primaire cathol. entre 1945-1950 (pires expériences de l'école primaire, coups pour apprendre etc., cantine scolaire / leçons dans l'après-midi, salles de classe croulantes / le stress de l'après-guerre en Allemagne de l'Ouest)

1950-1958 : lycée, sans diplôme (« disciplines humanistes » ou soi-disant, latin, grec, anglais – ai jamais pu m'en sortir avec le grec ancien et la chimie)

Parents : le père, imprimeur typographe qualifié, plus tard, après la guerre : employé au ministère des Finances / la mère : cuisinière qualifiée, (avant la guerre : dirigea la cuisine sur un domaine de Westphalie, « Château Schwarzenraben », – elle y retourna souvent après la guerre avec ses récits et conversations –, puis mutée cuisinière à l'aéroport de Vechta), après la guerre : ménagère

Grands-parents paternels : imprimeur typographe, bonne / avant : boucher, instituteur, fonctionnaire des chemins de fer, en guise d'ancêtres.

Grands-parents maternels : paysans dans une ferme assez grande en Westphalie près de Münster (le patronyme Ackfeld faisait aussi office de nom de domaine, la ferme doit être assez ancienne, toujours en possession de la famille Ackfeld, elle semblerait remonter à l'époque coloniale... « But I hate all that crap » / à propos de cette famille : influence sud européenne par un mariage, une femme venue de Hongrie au 19^e siècle.)

1957 : mort de la mère / 1958, au printemps : quitté l'école / un bref laps de temps : essai comme employé d'une administration à Oldenburg en Oldenburg.

Automne 1958 à fin printemps 1959 : période mouvementée, de-ci, de-là, d'abord tentatives : pour entrer dans une autre école, habitai un village de 600 hab. dans l'Emsland / ensuite multiples petits boulots : ouvrier aux chemins de fer, déplaceur de traverses, dans une exploitation agricole, travailleur aux champs, etc., premier grand voyage au printemps 1958 : en auto-stop à Paris, exposition universelle à Bruxelles (le tout presque sans un rond, dormi au bord de la route, etc.)

1964 : Mariage avec M. Kramer, naissance de Robert, enfant unique (1.11.64)

1967 / 1968 : films super 8, en noir et blanc & Color
(suscités par les films expérimentaux de l'underground new-yorkais et les cinéastes non commerciaux, – divers films en super 8 présentés dans une galerie pendant la Foire du Livre de Francfort)

5 films : d'une durée allant d' ½ heure à 1 heure ½

depuis 1970 : activité intense de prises de vue
avec un appareil photo instamatic, collection de plusieurs milliers de photos, pour un roman-photo

depuis 1972 : collecte de matériaux pour un roman

depuis 1972 : poèmes, tous non publiés

1972, de l'automne jusqu'à l'été 1973, à Rome et Olevano (village de montagne dans le Latium)

Hiver 1973 : Autoportrait, 60 minutes, pour la radio, troisième canal, WDR.

Hiver 1971 : séjour dans un moulin isolé près de Bernkastel-Kues, (sans eau, ni lumière électrique, etc.)

Plusieurs courts séjours à Berlin en 1965, voyages dans des îles hollandaises, (ville préférée : Amsterdam)

Hiver 1974 : poste d'enseignant à la Pädagogische Hochschule de Cologne, abandonné (pour cause d'étudiants détestables et encroûtés dans la théorie)

Depuis juin 1974 jusqu'à fin 1974 / début 1975 : travail intensif à la publication du recueil de poèmes « Westwärts, partie 1 et 2 »

Depuis 1970 : rencontres avec divers écrivains de ma génération, Wondratscheck, Chotjewitz, Handke, Wolf, Born, en autres, tout ça m'a laissé sur ma faim

Depuis 1974 : occupé par les nouvelles théories américaines d'éducation non autoritaire / depuis 1970 : occupé par des théories sur le langage (Fritz Mauthner entre autres) / depuis 1972 : occupé par des théories sur les facultés du cerveau, etc.

Vis dans : un appartement de 72 ou 76 mètres carrés dans un immeuble ancien du centre de Cologne, plein de courants d'air, venteux, miteux, pas même d'eau chaude, etc.

La femme fait des études : biologie, pour assumer les fonctions d'institutrice dans les écoles primaires,

bibliothèques plusieurs fois constituées puis revendues, (entre autres, une collection presque complète des toutes récentes revues et publications américaines hectographiques du New York Group)

entre 1960 et 1969 : fréquentation assidue des cinémas, dernière séance, films américains de série B / à partir de 1970 : plus d'intérêt pour le cinéma et les films / depuis 1967 : occupé par le Rock 'n' Roll (rupture en 1972) /

Films de série B restés en mémoire : Alan Baron, Explosion du silence, D. Siegel, Mort d'un tueur, et un film de Legs Diamond / plaisir à lire : J. Kerouac, W. Burroughs, (à regarder : les films de John Cassavetes / film de Legs Diamond : Bud Boetticher assura la mise en scène) (bien aimé : les films de Jean Vigo / les premiers films de J. L. Godard)

à vrai dire : un peu lourd, souvent envie de crier : « Halte ! Stop ! Arrêtez ! »

1972 : divers voyages : Montpellier, Berlin, Klagenfurt, Vienne, Munich
Hiver 1971 : séjour dans un moulin près de Bernkastel /Moselle (sans lumière, ni eau)

1972 : voyages à travers le nord de l'Allemagne, Husum, Hambourg, Vechta, Essen/Ruhr

Automne 1972 jusqu'à la fin de l'été 1973 : séjour en Italie, bourse à la Villa Massimo à Rome (dont un tiers passé dans un village de montagne italien, Olevano)

De janvier 1974 à mai 1974 : maître de conférence invité à Austin, Texas

Été 1974 – début janvier 1975 : mise en forme d'un recueil de poèmes, titre : Westwärts 1 & 2 (pour Rowohlt)

Brinkmann et la France.

Je n'arrive pas bien à me représenter Rome, un séjour là-bas, aussi je ne vois pas quelles questions je pourrais te poser et quelles astuces concrètes tu pourrais me donner, mais ce serait certainement une bonne chose, tu pourrais brièvement me révéler le côté désagréable, les trucs à prendre en compte, le logement, les questions d'argent, les endroits où se rendre, les choses à voir. – Des trucs pour ne pas se faire baiser, il y en a ? – je n'ai jamais été au sud des Alpes, c'est donc très vague pour moi. (Le point le plus méridional jusqu'où j'ai poussé jusque-là est Montpellier, une journée, l'an passé, et je me suis dit : tire-toi vite fait de là ! Un portier ronchon avec un béret, qui émerge derrière le bureau à l'entrée de l'hôtel, moi avec mon charabia, j'ignore tout du français, je ne faisais que répéter : « *oun chambre, oun chambre, chambre, chambre, pour la nuit !* », une phrase manifestement incompréhensible, et ensuite, en entrant dans la pièce, après avoir allumé la lampe au plafond, une grande bestiole noire et plate a rampé à travers le plancher, ce fut ma première impression, le chauffeur de taxi, un Algérien dégingué avec une Ford qui faisait un bruit de casserole, un véritable faciès gommé de gangster, disparut avec la monnaie, m'avait juste conduit au coin de rue, et le lendemain matin le regard par la fenêtre sur une vieille ville jaune, poussiéreuse, délabrée, couleur argile, crépi qui s'écaille, volets pourris devant les ouvertures, jalousies déchirées, fers rouillés aux balcons et le vacarme des marteaux-piqueurs – une allée fantomatique de platanes étêtés, l'épidémie de boutiques dans de vieux quartiers emboîtés, de jeunes soldats sirotant du vin, qui traînaient dans un bistrot et pressaient le bouton du juke-box, « *c'est la vie !* », comme ils le disent tous là-bas, et ensuite, fantôme moi-même, dare-dare de retour en train à travers la nuit interminable).

Extrait de la lettre à Piwitt du 22 juillet 1972.

Quatrième de couverture du roman de Rolf Dieter Brinkmann, *Keiner weiß mehr*, publié en 1971 sous le titre : « La lumière assombrit les feuilles » aux Editions Gallimard, collection « Du monde entier », dans la traduction de Jean-Louis Pontaubert (titre épuisé) :

Dans l'Allemagne d'aujourd'hui, un garçon et une fille à qui un enfant est venu par accident, et qui se plaisent, tentent de vivre ensemble. Tentative pénible, constamment menacée, pour lui surtout. Comment se résigner à rompre avec l'indétermination de la jeunesse, comment accepter de se faire une vie ? Et comment renoncer aux richesses d'un monde qui ne cesse de vous proposer ses possibilités apparemment inépuisables ? Devenir un couple, n'est-ce pas la fin la plus dérisoire ?

Tel est le thème de l'ouvrage et, se réduirait-il à ce thème, il pourrait s'intituler *En ménage*, avec son leitmotiv : « Je l'aime, je ne l'aime pas – je t'aime, je ne t'aime pas. » De fait, toute une part du livre développe ce thème, et ce n'est pas sans rappeler le naturalisme lyrique de Huysmans et les romans de Sartre.

Mais ce dont Rolf Dieter Brinkmann est réellement parvenu à imposer la présence, au-delà de ce thème explicite, c'est surtout le poids de la vie moderne sur une jeunesse que marque une conscience de plus en plus vive de sa singularité en même temps que de sa disponibilité. Le désœuvrement volontaire du personnage principal, ses flâneries, son errance angoissée de spectateur que tout sollicite, et d'abord le sexe, comme il est naturel, sont décrits avec une puissante insistance. L'incessant renouvellement des choses, des gestes, des spectacles de la ville (vitrines, passants, corps féminins exposés par leur marche) change pour lui la vie quotidienne en une fantasmagorie cinématographique, et déclenche en lui la litanie des attentes, des regrets et des désirs sans fin. Sans doute n'est-ce pas sans intention que l'auteur prononce quelque part le nom de Beckett.

Incipit – *La lumière assombrit les feuilles*, traduction de Jean-Louis Pontaubert

On n'entendait plus rien. Tous les bruits s'étaient tus. Même les tout petits mouvements marginaux, sans importance, s'étaient arrêtés, cette vibration, un mince frémissement, rien. L'image était nette, immobile. Les fines petites particules blanches qui s'écoulaient encore avec une lente régularité, recouvraient tout et maintenant il n'y avait plus que ce vide clair, sans corps, régulièrement lisse, plat, comme si on avait fermé les yeux. Le vide augmentait, l'espace devenait un trou qui se rétractait sur lui-même jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. On pouvait dire que tout était redevenu normal et on le disait. Ce n'est rien, c'est tout simple, rien. On peut s'en sortir, surtout maintenant qu'elle est étalée à plat, sur le dos, sur le ventre, telle une surface blanche aplatie. Quand il en parle, c'est ça qu'il voit et pourtant ce n'est plus exactement ça. Qu'importe la différence ? Femme sèche, femme humide, disait Gerald, les femmes sèches sont mieux que les femmes humides. D'imaginer que je fourre quelque chose dans chacune d'elles, non, ça ne me plaît pas. Pénétrer, tout le monde en est capable. Qu'es-tu donc ? Alors, cesse de parler, fais quelque chose, agis. Mais ce n'est déjà plus un acte. Au fond ce n'est rien, et les difficultés, si ce sont des difficultés, ne sont rien d'autre, ni difficulté, ni problème. Que faudrait-il faire ? Rien. Mais si par exemple il ne la voulait plus telle qu'elle était, il ne pouvait plus se dégager, il le savait. Terrible ! Il arrivait par hasard que ce fût elle qu'il voulût. Qu'il voulût avoir. N'importe comment. Elle aurait très bien pu alors être quelqu'un d'autre. De tout autre, pensait-il, en s'efforçant par l'imagination d'être déjà tout près de la recevoir comme quelque chose d'autre, alors qu'il y avait longtemps qu'il n'était plus tendre, tendrement excité, maintenant il transpirait, il était crispé. Le sentiment de ne pas la

recevoir tout entière, cette fois encore, le poussait à continuer comme si cette idée pouvait basculer à chaque instant et devenir réalité. Ce qu'elle pensait, il ne le savait pas. Elle tenait les yeux étroitement fermés. La lumière électrique était peut-être trop crue pour elle, peut-être lui faisait-elle mal. Sinon, pourquoi ? Il n'avait aucune raison de se faire du souci. Les jouets de l'enfant, des cubes de couleur en plastique étaient répandus partout sur le plancher. Le parc de bébé fixé dans le coin à la haute caisse était vide. Il était assis sur le bord du lit et fumait encore une cigarette, pas encore aussi fatigué qu'elle qui ne voulait que dormir et ne comprenait pas ce qu'il voulait encore. Oui, oui, dit-elle. Oui. Il était vraiment déjà tard.

La couverture de laine dans le parc était en boule, de sorte qu'on voyait sur les côtés le molleton en mousse de caoutchouc, un machin déchiré, hérissé de touffes de laine, et imperceptiblement et d'autant plus nettement, il sentit à nouveau qu'il était lié par les choses qui s'étaient assemblées autour de lui, indépendamment de sa femme, d'elle, de l'enfant, de l'appartement, de ce qui était devenu plus nécessaire au cours des temps, à travers elle et l'enfant et s'entassait maintenant, d'une part comme un fatras sans importance, assez insignifiant, pour qu'on ne le regarde pas tous les jours, ici, à cet endroit, là-bas, partout, dans les caisses, les placards, les tiroirs, un fatras qu'on avait mis de côté sans y penser, mais d'autre part c'était quelque chose qui devait un jour servir, qu'il le veuille ou non, et qui lui était constamment rappelé, d'abord vaguement par Gerald, et maintenant davantage encore par Rainer qui habitait chez eux. Les façons de Rainer, ses affaires de couleur, achetées à l'étranger, son extérieur, son appareil, comme il disait à Rainer, tout ce qui semblait si libre, si facile, qui n'était rien d'autre que ces objets de couleur, cette façon exagérée d'être là, à tout cela il était devenu sensible.

Les années à Essen et la première nouvelle publiée.

Nous logions au foyer « Ludwig-Wolker » réservé aux apprentis. Le chemin parcouru à pied pour rejoindre la boîte haïe des exploités qui n'employait que des apprentis pour 180 marks par mois, traversait des décembres noirs de suie et longeait les murs des terrains de la fabrique sur des kilomètres. En marchant, nous mordions dans le pain sec des tartines gondolées, passées en revue par 100 occupants du foyer. Les autres étaient presque tous « chez Krupp » et obligés de partir dès six heures du matin. Bleu, bleu encre est la couleur des lettres et manuscrits de ces deux années sans machine à écrire, et celle des poèmes. [...] Pas de lettres sans poème. D'autres couleurs ? Paul Klee peut-être, Thelonus Monk aussi, le lac Baldeney, une ou deux fois. Pour la première nouvelle publiée, « In der Grube » (Au fond du trou), encore écrite à Essen, il avait loué une machine à écrire après les trois premières versions à l'encre. J'ignore pourquoi le souvenir reste aussi monochrome. Tout ça avait pourtant été serein, excitant et drôle, avec plein de rires, des parties de tord-boyaux aussi, jusqu'aux messes noires avec des destructions de livres. Louis-Ferdinand Céline, Hans Henny Jahnn, le ciné-club à la Maison de la Technique, la boîte de jazz de la Rütterscheider Strasse, un téléviseur noir et blanc dans la salle commune du foyer, au sous-sol de la librairie, l'espace de vente pour les rosaires, les bénitiers et toutes les conneries à dévotion, plus tard la mansarde sans lumière de Rolf Dieter, la miteuse bohème d'Essen, encore dans les frusques noires des existentialistes. « Le pain des jeunes années ».

Ralf-Rainer Rygulla, *Literaturmagazin* n° 36, 1995

Incipit – *In der Grube* (Au fond du trou)

Il était fatigué de n'avoir pas dormi. Durant le voyage en train, il n'avait pas réussi à fermer l'œil, du moins pas à dormir vraiment, bien qu'il piquât du nez de temps en temps, légèrement somnolent, avec tout ça, il aurait pu réserver un compartiment dans le wagon-lit, mais il n'était parti que tard dans la nuit, après onze heures, il était épuisé par le manque de sommeil et extrêmement lucide, si bien que la peau non rasée de son visage le tirait un peu, il devrait se faire raser, c'était le matin. Dans sa bouche, sur son palais et sa langue, il remarqua le dépôt acide, sentit le goût fabriqué par son incapacité à dormir, il était resté assis dans le coin près de la fenêtre, et par moment, c'était comme si le train se trouvait à l'arrêt, ne roulerait plus, jamais plus, et ça le laissait indifférent ou c'était l'impression qu'il en avait, jusqu'au moment de descendre ici, un soupçon de sentimentalité peut-être, qui l'avait gagné, il n'avait nullement eu l'intention de descendre ici, un rien de sentimentalité, mais sans plus, juste imaginer déchirer sans peine des fleurs de pommier blanches, légères et fragiles, ça l'avait pris, ce n'était pas vraiment très net, juste voir quelques instants cette lumière blanche sur fond de ciel dans ce premier jour de juin, c'était devenu une après-midi sans qu'il en fit cas. Puis il était descendu. Il avait bien fait de remettre sa valise la nuit avant le départ du train, la valise en toile à voile, verte, à carreaux, bandes rouges et noires, motif écossais, bagage accompagné, elle arriverait avant lui à Hambourg, il était fatigué de n'avoir pas dormi, lucide, une sensibilité aiguë qu'il ressentait avec ce goût de rien sur la langue, fade, vraiment sans saveur, indifférent, et il se tenait là, adossé contre le mur carrelé, des carreaux, blancs, des carrés blancs, au motif régulier, un carrelage, il avait déboutonné et reboutonné son pantalon, indifférent, il accueillit le ruissellement de l'eau, elle s'écoula des robinets en nickel, en large éventail, dévala le mur carrelé, dans le siphon plus bas avec les morceaux de chlore, l'urine, jaune clair, mélangée à l'eau, elle s'échappa dans le coin, eau d'urine, son manteau était déboutonné. Il s'éloigna du mur et s'approcha du lavabo. Il y avait un miroir au-dessus. Il se lava les mains. L'eau avait une limpidité de glace. Il la trouva agréable. Il ferma le robinet. Le lavabo blanc. Ses mains furent rafraîchies. Les néons noyaient le pissoir.

Extraits d'une lettre à Hartmut Schnell

Quand j'écris, la littérature m'importe peu, tout comme il ne s'agit pas d'anti-littérature dès que l'on s'éloigne du concept littérature. En Allemagne, le concept littérature est si puissamment ancré dans la conscience qu'on finit par oublier qu'un poème, de même qu'un roman, un récit vise toujours au-delà de lui-même – c'est l'expression d'un individu, d'une personne distincte ou la tentative de cet individu de s'exprimer, de dire comment il voit le monde qui l'entoure, quels sont ses difficultés et ravissements, voilà pourquoi je me préoccupe de style, les problèmes de forme ne m'intéressent pas du tout, – je dirais plutôt que la forme empêche l'ouverture sensorielle.

C'est pourquoi, quand j'écris, j'essaie de rester réceptif au hasard et je me fous de savoir si le sens devient confus. L'écriture impose très vite une contrainte, simplement du fait qu'il y a accumulation sur le papier, et contre cette contrainte née de la quantité de mots reliés entre eux et couchés sur la feuille, il y a l'intégration du hasard, la perception utile à l'instant où l'on écrit, elles permettent rebonds et légèreté contre la contrainte du sens née du quantitatif. Le caractère logique n'existe pas, ou comme le dit Fritz Mauthner : « Les contradictions n'existent que dans la langue », ce qui signifie que : dans la vie à vivre chaque jour et vécue quotidiennement, seules des contradictions naissent sur la base de mots, de phrases, quand quelqu'un se réfère aux mots, la logique est une logique de syntaxe et d'ordre mais elle mutile l'articulation vivante du corps.

Des concepts comme littérature, culture, art sont des clichés en allemand. La littérature vient toujours en tête, puis la culture, l'art, etc. et ensuite la vie, la vitalité. En ce qui me concerne, je ne peux l'accepter. Ça explique pourquoi je me contrefous royalement de la littérature, la culture, la civilibétailisation, la philobétailogie, l'art, etc.

Comme tout un chacun, j'ai grandi sous la férule de ces concepts terroristes et me suis efforcé, au commencement, de faire de la littérature, de faire de l'art. Le premier recueil de poèmes *Was ist fraglich wofür*, je l'ai écrit simplement sans cet effort conscient de vouloir faire de l'art. Ce fut un début. Plus tard, cette terreur des concepts supérieurs s'est rabattue sur moi, cette fois sous la forme de l'entreprise culturelle après la publication de mon roman et du recueil de poèmes *Die Piloten*. Et même avec les anthologies que j'ai fait paraître sur la littérature américaine récente, la prose, les poèmes, les essais, je n'ai pas voulu porter de contribution à la littérature. J'aime la littérature américaine car elle est moins guidée et déterminée par ces concepts supérieurs. C'est en tout cas ce qu'elle m'a appris. En Occident, la forme est toujours synonyme de contrainte, de stylisation de la perception, du vécu, – mais sitôt qu'on manipule la forme par hasard, la vieille caisse branlante nommée littérature se réanime et prouve qu'on se fiche de savoir, peu importe le bouquin, peu importe le poème, si c'est de la littérature ou non.

Pourquoi ne pas divaguer avec les pensées ? L'effort fourni, les images qui s'affichent sur l'écran intérieur, celui de la conscience et de l'émotion, est déjà conséquent si l'on veut consigner ce qui défile, pourquoi suer encore pour la forme, pour le style, juste parce qu'il existe le mot littérature ?

L'image précise, le mot précis, la perception exacte, le vécu, « no Ideas but in things », comme le dit W. C. Williams ou A. Korzybski : « when in perplexity, read on. » Mais l'exactitude ne vaut que pour un instant donné, pas pour l'éternité. C'est ce que disent tous les poèmes réussis et tous les poèmes ratés, les poèmes réussis le disent exactement.

Le langage est un adjuvant, une béquille, et c'est à se demander pourquoi. Pourquoi a-t-on besoin de béquilles ? Pour vivre, dans le présent ? C'est à se demander si le langage continuera d'être l'unique moyen de communication. Les pensées vont souvent plus vite que la langue, mais une langue, dans certaines circonstances, est plus sensuelle. Je n'aimerais pas me scléroser dans un langage et clopiner à l'aide de béquilles dans un monde ouvert malgré les multiples barrières, enceintes et murs. Combien de fois n'ai-je pas vu ce mur d'acier, ce rempart, chez un individu pour qui la compréhension du monde était rivée à des mots ? Les poèmes, tels que je les entends, sont des expressions spontanées, des situations spontanées, des idées, des perceptions, des points d'intersection. Je prône davantage le hasard que la construction et la grammaire est un système d'ordonnement s'avérant souvent mauvais et qui conduit à des mutilations du cerveau en liaison avec l'ordre existant des choses. Parfois les poèmes font rire, parfois ils étonnent, ils sont simples comme des chansons de rock'n'roll. La langue américaine en a fait prendre conscience récemment, et de manière surprenante, beaucoup de chansons rock sont de la poésie directe, qu'il est possible d'intensifier électriquement.

Ce à quoi ressemblent mes propres poèmes ? Beaucoup de hasard. Et quand un poème est réussi, il n'a aucune signification en soi. Un poème n'est pas un fétiche de la conscience. Un poème est une conversation au meilleur sens. Mais là encore, cette affirmation n'est pas absolue.

Dans *Rome, regards*, Rolf Dieter Brinkmann cite ces vers de Gottfried Benn :

Wer allein ist, ist auch im Geheimnis
Immer steht er in der Bilderflut,
ihrer Zeugung, ihrer Keimnis,
selbst die Schatten tragen ihre Glut

Qui est solitaire est aussi dans le mystère
Toujours il habite le flot des images,
leur engendrement, leur genèse,
même les ombres portent leur braise

et il ajoute : – jusqu’aux ombres qui sont ardentes : tout simplement beau. Judicieux. On peut s’y accorder en tant qu’individu. (p. 193)

Quant au flot des images, Brinkmann en sait quelque chose, lui qui jamais ne voulut fermer le robinet de la cascade narrative et poétique.

Je ne m’intéresse plus de savoir si la littérature est morte, si elle peut mourir comme tout le reste, je travaille à l’intérieur d’elle. Même avec mon petit dictionnaire personnel, et dussé-je devoir vérifier chaque mot. Que vaut la vie sinon ?/

Rome, regards p. 191



Rolf Dieter Brinkmann,
l’homme qui refusa de devenir l’ombre de lui-même.



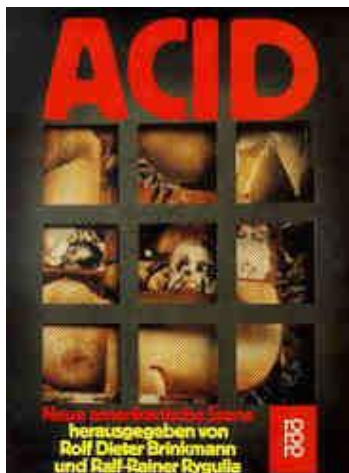
Le legs acoustique
ayant servi de bande sonore
au film de Harald Bergmann



Brinkmanns Zorn

Couverture de l'anthologie publiée
avec Ralf-Rainer Rygulla

L'artiste multi-sensoriel au travail, photo tirée du film



Ils ont dit...

Rome, regards est l'accumulation d'éruptions parfois sauvages, l'addition de perceptions, de pensées des plus sombres et de documentation sur l'absence de perspective. Cette œuvre monumentale, qui ne se veut pas comme « œuvre en soi », cette liasse grandiose de feuillets sur l'aversion, Rolf Dieter Brinkmann l'a écrite à une période d'abattement extrême. Mais qui d'autre serait parvenu à déverser de manière aussi compacte tout ce flot dépressif et désespéré, qui d'autre aurait trouvé ne serait-ce qu'un semblant d'énergie et de capacité pour continuer malgré tout, ligne après ligne ?

Heinrich Vormweg, *Literaturmagazin* n° 36, 1995

Un refus de s'installer dans la commodité.

Elfriede Jelinek, à propos de Rolf Dieter Brinkmann et son attitude dans la vie
Text+Kritik, septembre 2008

Les textes de Brinkmann ne sont pas faits pour les petits creux de lecture à satisfaire.

Gunter Geduldig

Brinkmann voyait la vie comme une œuvre d'art intégrale.

Maleen Brinkmann

Rolf Dieter Brinkmann ne voulut jamais être ni écrivain, ni auteur, ni membre du *Groupe 47*, juste poète. Un poète avec son propre pathos des années cinquante, Gottfried Benn, Ernst Meister et la quête d'une *présence* dans le *poème*.

Ralf-Rainer Rygulla, *Literaturmagazin* n° 36, 1995